



Anthropologie, genre et photographie. La " Mission scientifique française en Amérique du sud " et l'image de la " femme indigène "

Alejandro Martinez

► To cite this version:

Alejandro Martinez. Anthropologie, genre et photographie. La " Mission scientifique française en Amérique du sud " et l'image de la " femme indigène ". Encyclo. Revue de l'école doctorale Sciences des Sociétés ED 624, 2014, 4, p.103-115. hal-01017830

HAL Id: hal-01017830

<https://u-paris.hal.science/hal-01017830>

Submitted on 3 Jul 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Encyclo

Revue de l'École doctorale ED 382

Économies

Pensée critique

Espaces

Politique

Sociétés

Pratiques sociales

Civilisations

ALEJANDRO MARTINEZ*

ANTHROPOLOGIE, GENRE ET PHOTOGRAPHIE.

LA « MISSION SCIENTIFIQUE FRANÇAISE EN AMÉRIQUE DU SUD » ET L'IMAGE DE LA « FEMME INDIGÈNE »

Examinez plutôt les vitrines que M. de Créqui-Montfort a consacrées aux objets d'ethnographie actuelle. Qu'y trouvez-vous de réellement curieux, parmi ces bombillas, ces tupus, ces étriers de gauchos dont les modèles sont partout ? Un album d'images éclatantes qui retracent à l'usage des petites gens, métis ou indigènes boliviens, les scènes de la vie locale. Comme vision, comme traduction graphique de certaines choses d'Europe, c'est infiniment intéressant ; et comme œuvre de pictographie américaine, tout à fait caractéristique. Or il s'agit d'enluminures, genre Épinal, obtenues au patron et industriellement fabriquées. Quel trait bien probant de modernisme ? À quand l'introduction de l'illustré populaire à un sou ? Lorsqu'il aura fait son apparition, l'Aymara, le Kitchua, la Chola persisteront, sans doute, au moins pendant un certain temps, comme individualités ethniques ¹.

L'analyse de la photographie d'indigènes est un champ d'étude courant chez les scientifiques sociaux depuis quelques décennies. Cependant, dans le domaine, les études dédiées à la problématique de genre sont encore peu abondantes et peu systématiques. Dans cet article, nous tenterons d'analyser une série d'images photographiques produites, collectées et publiées par une mission scientifique française en Amérique du Sud au début du XX^e siècle. Nous nous intéresserons en particulier à la façon dont a été construite l'image de la « femme indigène » à travers la photographie et les textes associés.

Le concept de genre permet de faire référence aux origines exclusivement sociales des identités subjectives hommes-femmes. Cette catégorie imposée sur un corps sexué tend à différencier la pratique sexuelle des rôles assignés aux hommes et aux femmes. Pour Joan Scott², le genre est un élément constitutif des relations sociales basé sur les différences perçues entre les sexes et une forme primaire d'attribuer un sens aux relations de pouvoir. En cherchant une authentique déconstruction des termes de la différence sexuelle qui écarte le caractère fixe et permanent de l'opposition binaire homme-femme, l'auteur comprend le concept de genre en tant que catégorie d'analyse.

* Archivo Histórico y Fotográfico, Museo de La Plata, CONICET (Argentine).

¹ Léon LEJEAL, « L'Exposition de la Mission française de l'Amérique du sud au Trocadéro », *Journal de la Société des Américanistes*, nouvelle série, tome 1, no. 3, 1904, p. 321-328.

² Judith BUTLER, Joan SCOTT (dir.), *Feminists Theorize the Political*, New York, Routledge, 1992.

Elle y voit un élément constitutif et un instrument pour comprendre les relations sociales qui interviennent dans un contexte de conquête et de domination coloniale où les questions de genre traversent et sont traversées par des questions raciales et ethniques. Ainsi, nous chercherons ici à comprendre les nuances nées de ces situations, en sachant que celles-ci se produisent et se produisaient dans des contextes hiérarchisés, non seulement du fait de la situation coloniale, mais aussi du fait des différences entre les divers peuples indigènes. Genre, race et ethnie sont des concepts inévitables lorsque l'on tente d'étudier l'histoire des relations sociales conflictuelles de l'Amérique latine.

Nous n'essayerons pas de débusquer ici d'occultes marqueurs de relations de genre sur les photos, comme si ces relations étaient une chose matérielle susceptible d'être figée par l'image. Nous nous concentrerons sur les textes associés ainsi que sur la culture et les connaissances des photographes et des personnages photographiés. Bien souvent, nous verrons que les clichés des femmes indigènes nous renseignent autant sur les hommes qui les ont pris que sur ces femmes. En ce sens, il faut rappeler ce que souligne Ludmilla Jordanova, à savoir que la catégorie de genre implique une relation entre deux éléments qui sont à la fois proches et distincts, car chacun d'eux prend un sens par rapport à l'autre. Le terme en soi implique une comparaison. De la même façon, l'importance du concept de genre réside dans le fait qu'il s'agit d'une catégorie fondamentale et basique, dans le sens où il énonce quelque chose de grande importance pour la population et la forme selon laquelle celle-ci appréhende le monde et se comprend elle-même³. L'analyse proposée tend à replacer les photos de femmes indigènes dans leur contexte de production et de circulation, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, une époque d'échange constant et significatif d'images à travers les réseaux établis entre académiciens et autres intéressés. Nous pensons que cet angle peut être fructueux pour problématiser une thématique comme celle de la photo de femmes indigènes qui, dans le champ d'étude du phénomène photographique, n'a pas encore été abordée de façon systématique. L'analyse de ces images mettra l'accent sur la relation entre l'image et l'identité, en s'intéressant en particulier aux modes selon lesquels l'imaginaire sur « l'autre » se construit photographiquement.

Si l'on considère que la science moderne s'est constituée sur la base des technologies de reproduction de la réalité, sur les moyens optiques et la preuve construite de manière visuelle⁴, on comprend que la photographie a apporté à la science du XIX^e siècle un changement dans les modes de représentation, et l'illusion d'avoir obtenu un moyen d'atteindre l'objectivité. La photographie offrait en effet un chemin vers une représentation fidèle guidée non par la précision mais par l'automatisme, qui impliquait

³ Ludmilla JORDANOVA, *Sexual Visions: Images of Gender in Science and Medicine between the Eighteenth and Twentieth Century*, Madison, Wisconsin, The University of Wisconsin Press, 1989.

⁴ Irina PODGORNÝ, « La mirada que pasa : museos, educación pública y visualización de la evidencia científica », *História, Ciências, Saúde-Manguinhos*, vol. 12 (supplément), 2005, p. 231-264.

l'exclusion de la volonté du scientifique du champ discursif. Puisque justement l'appareil photo éliminait apparemment l'action humaine, la photographie devint l'essence et l'emblème de l'objectivité mécanique⁵. En plus de permettre d'isoler les traits corporels ou physiques des individus, elle a facilité la classification de ces traits et la formation de types. Elle s'est ainsi transformée en l'un des principaux instruments de la « raison classificatrice », qui a été au centre de disciplines telles que l'anthropologie physique ou la criminologie⁶. Selon cet auteur, les types raciaux élaborés à partir des photographies « scientifiques » ne sont autres que la formulation systématisée de stéréotypes de la culture populaire à laquelle la photo attribue une nouvelle dimension à la fin du XIX^e siècle. Grâce aux applications commerciales de la photographie, ces stéréotypes ont en effet atteint une diffusion à grande échelle. La photo a donc rempli un rôle important, non seulement dans le discours racial moderne, mais elle a aussi participé à la structuration et à la reproduction des sentiments culturels et à des considérations esthétiques caractéristiques de la modernité⁷.

Sur ce point, il semble intéressant de rappeler les arguments de Podgorny⁸ qui, bien qu'ils se rapportent à l'histoire des musées, peuvent être pertinents pour éclairer l'histoire de la photographie. D'après cet auteur, on peut penser que l'emphase mise dans les discours sur les capacités et les fonctions que pouvaient remplir les musées et la photographie, ne nous montre pas nécessairement leur pouvoir de donner du sens ou de changer les choses. Au contraire, elle peut renvoyer à leur faiblesse, et à la nécessité qui en découle d'avoir recours à une rhétorique, notamment pour s'attirer les faveurs et les fonds gouvernementaux. Une vision qui nuance l'histoire des institutions et les pratiques associées tant aux musées qu'à la photographie.

En poursuivant ce parallélisme, rappelons que les conservateurs des musées et les éducateurs du XIX^e siècle ne présupposaient pas une action immédiate des choses sur les yeux, mais cherchaient des techniques pour éduquer le regard⁹. De la même façon, les voyageurs, les explorateurs et les anthropologues ont cherché à diriger la manière de regarder les photographies qu'ils incluaient dans leurs publications par l'intermédiaire de textes les accompagnants et leur donnant un sens. En supposant que les actes de regarder et de voir s'inscrivent dans des pratiques culturelles spécifiques¹⁰, on cherchera ici à mettre en évidence le rôle des épigraphes, textes, compo-

⁵ Loraine Daston, Peter GALISON, « The Image of Objectivity », *Representations*, volume 0, n° 40, n° spécial : *Seeing Science*, 1992, p. 81-128.

⁶ Emmanuelle SAADA, « Le poids des mots, la routine des photos. Photographies de femmes martiniquaises, 1880-1930 », *Genèses*, vol. 21, no. 1, 1995, p. 134-147.

⁷ Deborah POOLE, *Vision, Race, and Modernity : a visual economy of the Andean image world*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1997.

⁸ Irina PODGORNÝ, « La mirada que pasa », *op. cit.*, note 3.

⁹ Martin RUDWICK, *Scenes from the deep time : early pictorial representations of the prehistoric world* Chicago, The Chicago University Press, 1992.

¹⁰ Nelia DIAS, « Modes de voir et modes de présentation : anthropologie et musées au XIX^e siècle », *Antropologia Portuguesa*, no. 14, 1997, p. 7-21.

sitions et manipulations techniques réalisées sur les images au sein des publications dans lesquelles elles étaient incluses.

Tout au long des textes que nous analyserons ici, nous verrons que les chercheurs français établissent une division claire entre la photographie « scientifique » et la photographie « pittoresque ». Cette dichotomie est un peu schématique mais puisqu'elle est proposée par les auteurs, elle peut nous aider à comprendre la manière selon laquelle eux-mêmes concevaient la photo. On peut penser que cette division, bien que fictive et un peu forcée, tendait à doter d'une plus grande autorité les images obtenues via les normes anthropométriques, différenciant ainsi la photo pratiquée par des « hommes de sciences » de tout autre type de photo. Dans la pratique, cependant, les frontières entre ces deux genres sont floues et difficiles à établir avec certitude, et il n'est pas rare d'observer des influences, des emprunts et des échanges entre ces deux genres.

La mission scientifique française en Amérique du Sud

En avril 1903, une mission scientifique débarque en Amérique du Sud pour réaliser une étude complète de l'Altiplano bolivien et des peuples indigènes (*quechuas* et *aymaras*) qui y habitent. L'étude a été commandée par le ministère d'Instruction publique français à Georges de Créqui-Montfort (1877-1966) et Eugène Sénéchal de La Grange. Les deux expéditionnaires ont déjà été en Amérique du Sud. Le premier en Bolivie, où il a travaillé dans les mines de plomb de Huanchaca¹¹ le deuxième à Antofagasta, au Chili¹². De retour en France, ils décident de réaliser ensemble cette expédition dans l'Altiplano, profitant des liens sociaux qu'ils ont réussi à tisser au préalable. L'objectif explicite de la mission est l'étude de l'homme de la Puna, de ses langues et de son milieu, présents et passés, depuis le lac Titicaca (à la frontière entre la Bolivie et le Pérou), au nord, jusqu'à la région de Jujuy (Argentine), au sud. Leur intention est de relier ce travail aux études scientifiques du même type déjà réalisées en Argentine et au Pérou, et de combler un vide dans la connaissance de ces régions¹³.

L'étude des habitants de l'Altiplano sera confiée à l'anthropologue Arthur Chervin (1850-1921) qui restera cependant en France et enverra un photographe, Julien Guillaume, recommandé par Alphonse Bertillon (1853-1914), pour qu'il prenne en charge la phonographie, l'anthropométrie et les photographies « métriques », en utilisant l'appareil photographique dessiné par Bertillon lui-même, en suivant les indications de Chervin (fig. 1). Son but est de réaliser deux tâches spécifiques. D'abord, il pense que les squelettes humains collectés par la mission pourraient apporter des preuves des routes

¹¹ Numa BROU, *Dictionnaire illustré des explorateurs et grands voyageurs français du XIX^e siècle. III. Amérique*, Paris, Editions du CTHS, 1999.

¹² Georges DE CRÉQUI-MONTFORT, Eugène SÉNÉCHAL DE LA GRANGE, « Rapport sur une mission scientifique en Amérique du Sud (Bolivie, République Argentine, Chili, et Pérou) », *Nouvelles archives des Missions Scientifiques*, XII, 1904.

¹³ *Ibid.*

préhistoriques de migration des peuples *Quechua* et *Aymara*. Ensuite, il soutient qu'une étude de la composition raciale actuelle de la Bolivie pourrait encourager le développement futur et la colonisation du pays.

Avec le système de Bertillon, Chervin ne cherche pas à identifier des individus particuliers et spécifiques (comme les criminologistes), sinon à construire un portrait statistique de la variation raciale et de la variation anatomique-historique de la Bolivie. Pour lui, l'image photographique représente un avantage économique à l'égard des descriptions écrites :

mon étude a été agréablement facilitée par un très abondant recueil de photographies qui constituent des documents pittoresques de premier ordre et dispensent de longues, difficiles et néanmoins toujours insuffisantes descriptions littéraires¹⁴.

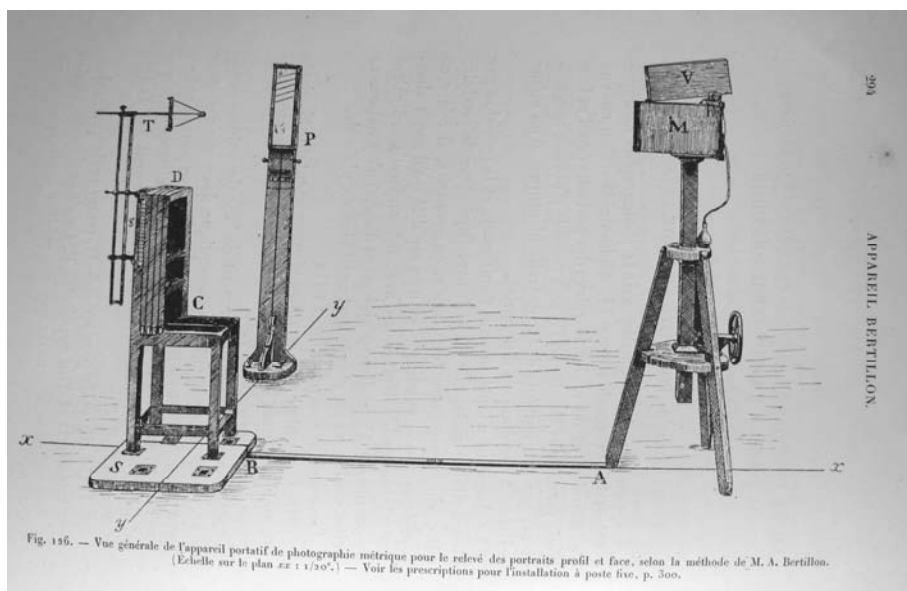


Figure 1 : Vue générale de l'appareil portatif de photographie métrique pour le relevé des portraits profil et face, selon la méthode de M. A. Bertillon.¹⁵

Les photographies que Chervin nomme « métriques » s'éloignent des portraits et des « vues » prises par les touristes et les voyageurs de façon très claire. Celles-ci ne présentent pour lui « aucune valeur scientifique, surtout du point de vue anthropologique » puisqu'elles ont été faites « le plus souvent, au hasard des commodités de l'opération, sans méthode, sans règle, sans précision, en un mot sans aucune des précautions qui permettent de les rendre comparables entre elles »¹⁶.

¹⁴ Arthur CHERVIN, *Anthropologie bolivienne, Ethnologie, Démographie, Photographie métrique*, tome I, Paris, Imprimerie Nationale, 1908.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Ibid.*

S'éloignant ainsi d'une photographie banale et pittoresque, Chervin cherche à produire des photographies qui fonctionnent comme une carte géographique. Il indique d'ailleurs la relation entre les dimensions de l'image et l'objet représenté via une échelle proportionnelle (fig. 2). Puisque pour lui la cartographie « n'a commencé à faire des progrès et à devenir une véritable œuvre scientifique que lorsque l'indication de l'échelle proportionnelle a permis de situer et de représenter exactement les positions géographiques. Il en sera de même pour la photographie appliquée à toutes les manifestations de la biologie »¹⁷.

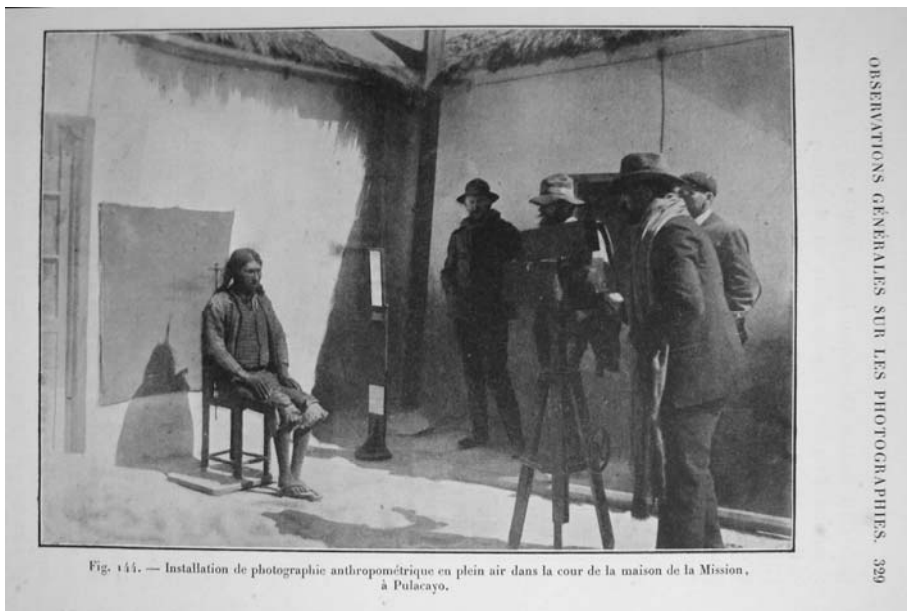


Figure 2 : Installation de photographie anthropométrique en plein air dans la cour de la maison de la Mission à Pulacayo.¹⁸

Chervin se montre très critique, par exemple, envers les modes de production de photographies anthropologiques des académiciens allemands. Dans son livre *Anthropologie bolivienne*, il fait référence à un atlas comprenant des clichés d'indigènes de la Mélanésie et du sud-est de l'Asie réalisés par le Dr. Bernhard Hagen (1905) et édités par la librairie Fritz Lehmann, de Stuttgart¹⁹. Selon l'auteur, ces photographies étaient destinées aux artistes, aux anatomistes, aux anthropologues et aux ethnologues. Cependant, pour Chervin « elles ne sont bonnes ni pour les uns, ni pour les autres, parce qu'elles manquent de qualités essentielles et indispensables à un usage

¹⁷ Arthur CHERVIN, *Anthropologie bolivienne*, op. cit., note 13.

¹⁸ Ibid.

¹⁹ Bernhard HAGEN, *Kopf und Gesichtstypen ostasiatischer und melanesischer Völker : Atlas mit 50 Doppeltafeln nach eigenen Aufnahmen mit Einleitung und erklärendem Text*, Stuttgart, Lehmann, 1905.

scientifique ». Elles ne satisfont aucune des conditions de l'anthropologie métrique de Bertillon²⁰.

De la même façon, Chervin juge que les atlas anthropologiques des indigènes amazoniens publiés par le Dr. Theodor Koch-Grünberg ne sont pas « plus qu'une simple publication pittoresque à l'usage des gens du monde, parce qu'elle n'a pas été exécutée dans des conditions métriques permettant de lui donner la valeur d'un document scientifique sérieux »²¹. Ce dernier auteur, lui, met en doute l'utilité d'une approche métrique pour la connaissance des races humaines, soutenant que :

Une bonne et simple image dit souvent, pour nous les ethnographes, plus que des volumes entiers de mesures. Par conséquent, je crois, avec cette collection de types dans lesquels plusieurs tribus se trouvent représentées par de nombreux portraits, accomplir aussi un service pour les anthropologues²².

Pendant le XIX^e siècle, les spécialistes ont cherché à reconnaître l'« identité raciale » d'une personne à partir d'un ensemble de signes visibles inscrits sur la surface du corps. Cette recherche s'est développée à une échelle globale et des anthropologues, naturalistes, médecins, explorateurs, voyageurs, missionnaires, administrateurs coloniaux, etc., ont rendu compte des différentes « races humaines » qu'ils rencontraient dans leurs voyages.

Dans les photographies anthropométriques, on peut noter une sorte d'invisibilité du genre, au détriment des femmes. De prime abord, parce que la présence des femmes est très minoritaire : selon ses propres comptes, Julien Guillaume a réalisé 210 photographies et fiches anthropométriques, dont seulement 23 de femmes²³ (fig. 3). Ensuite, les efforts réalisés pour obtenir des images équivalentes et comparables, font qu'il n'est pas possible de distinguer entre les sexes à partir des seules photographies. Il faut faire appel à l'information associée aux images. En ce sens, il est intéressant de rappeler les propos de Michelle Rosaldo et de Louise Lamphere pour qui, les anthropologues de l'époque classique, lorsqu'ils écrivaient sur la culture humaine, ont reproduit les préjugés idéologiques de leur culture en traitant les femmes comme relativement invisibles et en décrivant en priorité les activités et les centres d'intérêts des hommes²⁴.

²⁰ Arthur CHERVIN, *Anthropologie bolivienne*, op. cit. note 14.

²¹ *Ibid.*

²² Theodor KOCH-GRÜNBERG, *Indianertypen aus dem Amazonasgebiet. Nach eigenen Aufnahmen während seiner Reise in Brasilien von Dr. Theodor Koch-Grünberg*, Berlin, Ernst Wasmuth, 1906 - 1911.

²³ Jean Guillaume donnait le détail suivant : « Aymaras 110 dont 7 femmes ; Quichuas 76 dont 8 femmes ; Métis d'Indiens et de Blancs 7 dont 7 femmes ; Métis d'Aymara et de Quichua 17 dont 1 femme », Georges DE CRÉQUI-MONTFORT, Eugène SÉNÉCHAL DE LA GRANGE, « Rapport sur une mission scientifique en Amérique du Sud », op. cit. note 12.

²⁴ Michelle ZIMBALIST ROSALDO, Louise LAMPHERE, « Introduction », in Michelle ZIMBALIST ROSALDO, Louise LAMPHERE, (dir.), *Women, Culture and Society*, Stanford, California, Stanford University Press, 1974, p. 1-16.



Figure 3 : Quichuas. Río Blanco : 150, 108, 107, 115, 110, 109 – Chati : 204, 203 (femmes).²⁵

²⁵ Arthur CHERVIN, *Anthropologie bolivienne*, op. cit., note 14.

Si, pour l'anthropologie physique, les corps des hommes adultes constituait le principal intérêt scientifique, nous devons rappeler qu'à cette époque existait tout un trafic d'images de femmes indigènes. Bien qu'elles puissent être considérées comme pseudo-scientifique, elles nous permettent de savoir comment furent conçues photographiquement les fantaisies raciales et sexuelles en jeu dans les imaginaires sur l'« autre ».

Toutes ces images ont été réunies dans les trois tomes d'*Anthropologie bolivienne*, le livre que Chervin a publié en 1908, contenant de plus les résultats des études ethnologiques, ethnographiques, anthropologiques, métriques et craniométriques réalisées pendant l'expédition. Selon Créqui-Montfort, l'album de la mission comprend autour de 720 photographies²⁶.

Les « femmes indigènes » dans les photographies « pittoresques »

Cependant, Julien Guillaume n'a pas été le seul photographe de la mission, et les photographies métriques n'ont pas été l'unique type d'images rapportées. Créqui-Montfort et Sénéchal de la Grange, comme Eric Boman²⁷ (1867-1924) et Adrien de Mortillet (1853-1931), eux aussi membres de la mission, ont pris des images. Certaines pourraient être considérées comme des photographies métriques, alors que les autres représentent des fouilles archéologiques, des paysages, voire des portraits d'indigènes qui seraient compris dans ce que Chervin a appelé des « photographies pittoresques ». Beaucoup de ces clichés ont été pris non seulement des habitants de l'Altiplano bolivien mais aussi d'autres peuples indigènes rencontrés sur son chemin dans le nord-ouest de l'Argentine et la région contiguë au Gran Chaco. De plus, la mission s'est aussi servie d'images prises et/ou collectionnées par des correspondants divers, comme les ingénieurs français Jean Baptiste Vaudry et Louis Galland, et l'agent consulaire français en Bolivie, E. Wolff. On a aussi inclus des images prises par le baron Eric Von Rosen faisant partie de la mission suédoise qui avait traversé les mêmes régions deux ans auparavant. Dans cette partie, nous ferons allusion exclusivement aux photographies que Jean-Baptiste Vaudry a prises en 1904 durant ses travaux comme ingénieur de la commission des limites entre la Bolivie et le Brésil.

Malgré l'avis de Chervin, qui ne donnait pas de valeur aux photographies qui n'avaient pas été obtenues au moyen des méthodes qu'il décrivait, son livre est peuplé du type de photos qu'il nomme « pittoresques ». La caractérisation qu'il fait des femmes représentées dans ces photographies, comme nous le verrons, n'est ni homogène ni monolithique mais variée et hétérogène, ce qui est sûrement lié aux objectifs généraux de son travail. En

²⁶ Georges DE CRÉQUI-MONTFORT, Eugène SÉNÉCHAL DE LA GRANGE, « Rapport sur une mission scientifique en Amérique du Sud », *op. cit.*, note 12. Les archives et les bibliothèques où des images et des documents relatifs à cette expédition ont été détectés sont la BnF (site Richelieu), les Archives nationales et le musée du quai Branly. Jusqu'au présent nous avons seulement pu trouver un peu plus d'une centaine de ces photographies.

²⁷ Eric BOMAN, *Antiquités de la région andine de la République Argentine et du Désert d'Atacama*, Paris, Imprimerie Nationale, tome I et II, 1908.

outre, cette diversité dans son interprétation pourrait venir des différentes sources qu'il utilise. Rappelons que Chervin n'a pas été en Amérique du Sud et qu'il a travaillé avec du matériel de seconde main, provenant d'autres membres de la mission et d'autres voyageurs, pour la plupart français, qui avaient parcouru cette région antérieurement, comme, par exemple, Thouar et Crevaux. Nous y avons choisi trois photographies qui serviront d'exemple de la logique que Chervin utilise à classer et à hiérarchiser les différents groupes indigènes tout au long de son livre.

En premier lieu, ce que nous pouvons relever de cette image, et qui vaut pour toutes les images prises par Vaudry, est lié au rôle des observations écrites qui accompagnent la photographie. Les 24 images de cet auteur qui se trouvent conservées à la Bibliothèque Richelieu comportent une information très succincte au verso. Elles indiquent seulement le nom du groupe indigène auquel appartiennent ceux et celles dont on a fait portrait et le lieu où la photographie a été prise. Ce peu d'information et la vaste circulation qu'ont pu avoir ces images grâce aux techniques de reproduction mécanique ont donné lieu à la construction de discours très divers autour des mêmes photos. Les images sont utilisées dans des contextes distincts et peuvent changer de sens selon le texte qu'elles illustrent.

Ensuite, nous notons la caractérisation de ces personnes comme « chiriguano chrétiens » dans le texte qui accompagne l'image ; ils sont chrétiens, ils font partie d'une famille et se comportent comme tels (fig. 4). Ainsi, le texte associé à l'image hiérarchise les personnes dont on a fait le portrait, différenciées des autres indigènes qui n'ont pas été évangélisés ou qui n'ont pas accepté d'être évangélisés. Le texte établit une différence entre les indigènes qui ont adopté le christianisme et sont capables de s'organiser en famille et par conséquent seraient plus près de la civilisation, de l'humanité ; et ceux qui continuent toujours de vivre de manière traditionnelle, plus proche du sauvage et par conséquent de la nature. Cependant, les observations faites par Chervin peu après semblent contradictoires si nous tenons compte de quelques données historiques importantes. Il remarque que le mari de Marcelina est un guérisseur, un chaman qui travaille avec le *copahu* (une huile essentielle obtenue de l'arbre *copahu* et utilisée aux fins médicinales). Ce qui attire l'attention de Chervin, c'est qu'un indigène désigné comme chrétien exerce également des fonctions de guérisseur. Rappelons qu'historiquement la relation établie entre les missionnaires chrétiens ou protestants et le chaman a été conflictuelle, puisque les missionnaires considéraient que le chaman était tout simplement leur ennemi.

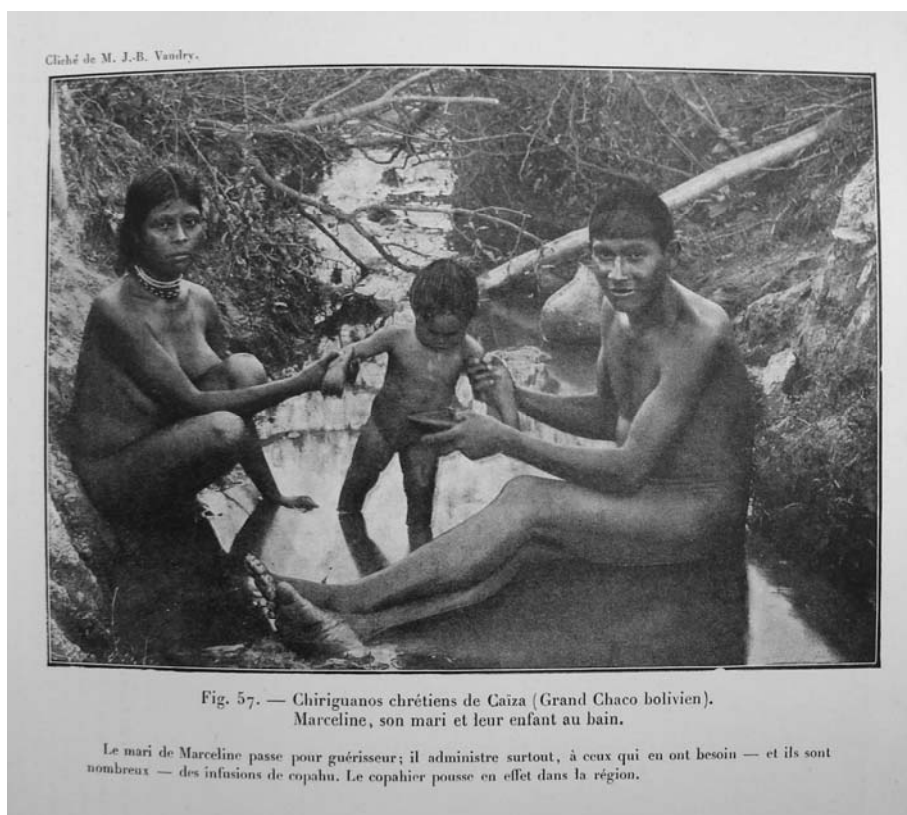


Figure 4 : Chiriguanos chrétiens de Caiza (Grand Chaco bolivien). Marceline, son mari et leur enfant au bain. Le mari de Marceline passe pour guérisseur ; il administre surtout à ceux qui en ont besoin – et ils sont nombreux – des infusions de copahu. Le copahier pousse en effet dans la région (cliché Jean-Baptiste Vaudry, 1904)²⁸.

Un autre couple apparaît ici représenté sous une forme très différente (fig. 5). Au départ, mari et femme apparaissent séparés, dans deux différentes photographies et dans une posture rigide. Malgré le fait que tous les deux habitent proche d'une mission franciscaine, ils ne se sont pas convertis au christianisme, à en croire les commentaires de Chervin. Les cheveux de la femme prennent naissance près des sourcils : c'est pour lui un trait très clair de primitivisme. Une espèce de survie, pour utiliser la terminologie évolutionniste. Le mari est aussi attaché au traditionnel, échantillon vivant d'une race primitive ; mais le primitivisme de l'homme serait plus rattaché au culturel, aux traditions, alors que la femme conserve les marques principales de ce primitivisme inscrites dans son corps, plus relatives à la nature.

²⁸ Arthur CHERVIN, *Anthropologie bolivienne*, op. cit., note 14.

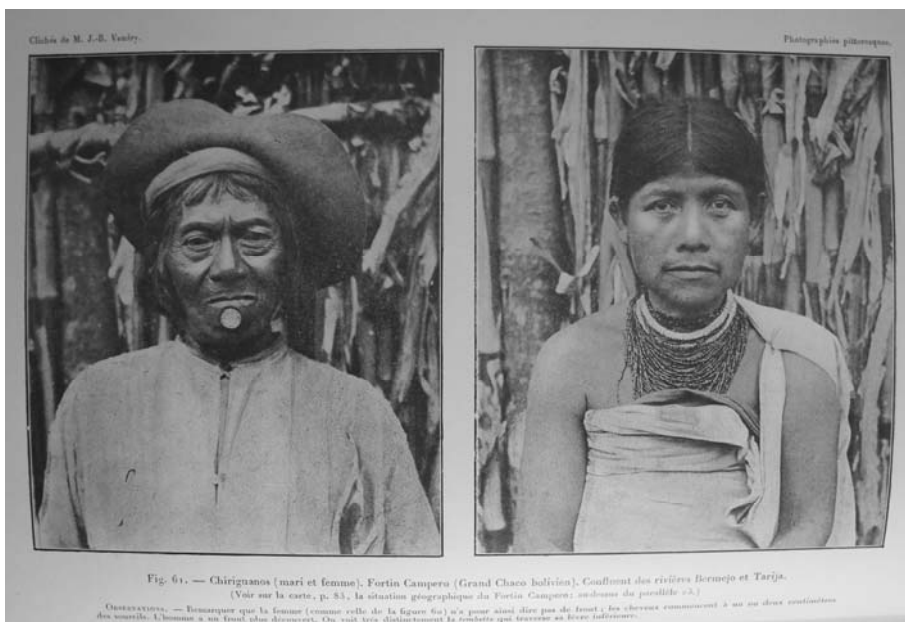


Figure 5 : Chiriguano (mari et femme) Fortin Campero (Grand Chaco bolivien) Confluent des rivières Bermejo et Tarija [...] Observations – Remarquer que la femme n’a pas, pour ainsi dire, de front ; les cheveux commencent à un ou deux centimètres des sourcils. L’homme a un front plus découvert. On voit très distinctement la *tembette* qui traverse sa lèvre inférieure (cliché Jean-Baptiste Vaudry, 1904)²⁹.

Même si elles sont décrites comme « pittoresques », ces photographies ne sont pas des représentations naïves, elles sont très importantes dans le discours de Chervin sur les peuples indigènes sud-américains. Ces peuples ont été représentés selon un système binaire où le chrétien est associé au civilisé, possesseur de culture, et le païen au sauvage, plus proche de la nature. Comme nous l’avons dit au début, Chervin cherchait à identifier les possibilités de colonisation du territoire et du peuple bolivien. Cette tentative de Georges de Créqui-Montfort et Eugène Sénéchal de la Grange a été guidée par un regard classificateur et hiérarchisant qui a cherché à identifier les hommes les plus proches de la civilisation européenne par leur manière de vivre, de s’habiller, par leurs croyances et leur façon de travailler. Ceux qui s’éloignaient de ce standard étaient qualifiés et classés comme peuples sauvages. Nous avons vu dans cette brève analyse que les femmes n’appartenant pas aux peuples considérés comme « préparés au progrès », étaient vues plus près de l’animalité que de l’humanité, un point de vue basé principalement sur leurs traits physiques mais aussi sur leur comportement. Et au sein de leur propre race, on les plaçait sur un échelon inférieur aux hommes. Sur ce point, nous devons rappeler que les manières spécifiques avec lesquelles nous voyons et représentons le monde déterminent la façon dont nous agissons

²⁹ *Ibid.*

sur ce monde, dont nous créons ce monde. C'est là que la nature sociale du regard entre en jeu, puisque l'acte apparemment individuel de regarder et l'acte plus social de représenter interviennent dans des réseaux de relations sociales historiquement spécifiques³⁰.

Enfin, un dernier point de réflexion : en ce qui concerne la photographie anthropométrique, il est intéressant de remarquer l'homogénéité des images. Les photographies pouvaient se transformer en objets d'échange équivalents, grâce à la standardisation de la taille, du format et du style de l'image, objectivant la forme des corps, éliminant n'importe quelle trace d'individualité et de subjectivité. Dans l'espace identique de la photographie anthropométrique, n'importe quel trait physique pour dissemblable qui résulte pouvait se transformer en élément comparable à une échelle globale. Ici, toutes les différences qui n'étaient pas des « différences naturelles » étaient éliminées. Ce mécanisme produit un effet surprenant qui n'était probablement pas cherché par ceux qui ont pris ces images. Dans certains cas, nous voyons que sans l'information additionnelle accompagnant la photographie, il ne serait pas possible de distinguer à simple vue le sexe des personnes. Les corps masculins et féminins des portraits perdent d'une certaine manière leur « identité de genre ».

³⁰ Deborah POOLE, *Vision, Race, and Modernity*, op. cit., note 7.

Encyclo

Revue de l'École doctorale ED 382

DOSSIER THÉMATIQUE : « ITINÉRAIRES SINGULIERS, IDENTITÉS PLURIELLES »

Émilie BALLON et Marie-Lise FIEYRE

Itinéraires singuliers, identités plurielles

IDENTITÉS, ALTÉRITÉS ET STRATÉGIES

Julie MARQUET

Le rôle des intermédiaires dans l'implantation coloniale française :
l'exemple de la famille de Tiruvengadam à Pondichéryau XVIII^e siècle

Aurélie PROM

Violeta Parra : voix singulière, identité collective et universelle

Lijuan WANG

De la petite à la grande patrie, la question de l'identification chez les élèves *Yi* et *Han* dans la préfecture des *Yi* de Liangshan (Sichuan) : asymétrie identitaire et effets de contexte

IDENTITÉS, GENRE ET REPRÉSENTATIONS

Ninon DUBOURG

Émasculations cléricales.

Itinéraires particuliers pour aborder l'identité du clerc émasculé (XII^e-XV^e siècle)

Alejandro MARTINEZ

Anthropologie, genre et photographie.

La « Mission scientifique française en Amérique du sud » et l'image de la « femme indigène »

Yen-Hsiu CHEN

Images et représentations des bisexuelles dans *Lesbia Magazine* des années 1980-1990

VARIA

Stéphane DENNERY

Les cordes métallisées d'instruments de musique, un exemple de circulation et d'innovation dans l'Europe du XVII^e siècle

RÉSUMÉS DE THÈSE

Anne-Claire MICHEL

La cour impériale sous l'empereur Claude 41-54 après J.-C.

Modalités et enjeux d'un lieu de pouvoir (2013)

Sven KÖDEL

L'Enquête Coquebert de Montbret (1806-1812) sur les langues et dialectes de France et la représentation de l'espace linguistique français sous le Premier Empire (2013)

Marie TOUBIN

Améliorer la résilience urbaine par un diagnostic collaboratif :

l'exemple des services urbains parisiens face à l'inondation (2014)

COMPTE RENDU DE LECTURE

Rudolf HERZOG

Rire et résistance. Humour sous le III^e Reich,

Paris, 2013 (Pascal MONTLAHUC et Florent PITON)

RÉSUMÉS, MOTS-CLÉS ET BIOGRAPHIES DES AUTEURS

